

# REMARQUES SUR LE STATUT ONTOLOGIQUE DES REPRESENTATIONS SOCIALES

MICHEL-LOUIS ROUQUETTE

Université Paul-Valéry, Montpellier, France

Supposons que l'on constate: A pense p, B aussi, C également, etc. (A, B, C... étant des individus pris dans une même population, et p un énoncé d'opinion, par exemple un item de questionnaire). Alors on dit que p dénote une représentation sociale ou une composante de représentation sociale, puisque celle-ci est par définition consensuelle. On pratique ainsi une réduction par agrégation, qui est tout à fait légitime au plan du traitement statistique des données, mais qui pose par contre un grave problème théorique.

En effet, cette réduction repose sur le fait que lorsqu'un individu *déclare* p ou le choisit comme déclaration dans une liste, on suppose aussi qu'il le "pense". Bien entendu, cette induction d'un ordre phénoménal à un autre ne présente logiquement aucune validité (et d'autant moins, remarquons-le, qu'elle se fonde souvent dans une population d'enquête sur l'identité simplement *approchée* des déclarations telle que l'instaure une forme ou une autre d'analyse de contenu). Ou bien déclarer et penser ne se distinguent pas, et alors les propriétés empiriques des distributions suffisent sans qu'il soit besoin de postuler des inobservables; ou bien les deux termes se distinguent, mais il faut alors justifier la légitimité du passage de l'un à l'autre soit par le biais de relations causales (la pensée *déterminant* la déclaration), soit au moyen de relations définies d'équivalence (isomorphie entre configurations cognitives et configurations déclaratives).

On s'en doute, la bonne question concerne le sens que l'on donne au verbe "penser" dans la phrase "A, B, C... pensent p". Or, il est possible de distinguer trois sens, renvoyant

- soit à des processus producteurs de contenus, le sujet se trouvant alors créateur et la pensée étant assimilable à une variable indépendante qui s'infère seulement depuis l'aval;

- soit à un acte d'adhésion à des contenus disponibles dont l'origine est extrinsèque (comme dans "je pense que vous avez raison");

- soit à des conditions, qui rendent un type de contenu acceptable ou probable ou même inévitable, et permettent de l'actualiser ou de le reconnaître dans une déclaration. On quitte alors, bien évidemment, le terrain du sujet individuel, c'est-à-dire celui de la production personnelle.

On peut éliminer assez facilement les deux premiers sens. Le premier a contre lui aussi bien la rémanence des représentation sociale que leur changement progressif ou brutal. C'est dire qu'il a tout contre lui. La rémanence d'abord: il suffit de constater que penser dans le contexte social semble consister beaucoup plus souvent à reproduire qu'à produire, à rééditer qu'à innover (et même, s'agissant des représentation sociale, forcément partagées, on ne rencontre jamais par définition que des *copies*). La prise en compte du changement conduit au même rejet: car il faudrait alors expliquer ce qui motive ce changement, et pourquoi il advient en synchronie parmi les membres d'un même groupe. Répondre à ces questions en invoquant le cours des circonstances ou les modifications du milieu conduirait immédiatement à une contradiction, les processus de pensée devenant alors les variables dépendantes de facteurs externes à la pensée même.

On tentera de sauver malgré tout ce point de vue en disant que la pensée peut être une variable intermédiaire entre l'environnement et les déclarations. Mais on complique alors le problème initial en le renvoyant ainsi à la nécessité de théoriser une double articulation: environnement-pensée d'une part, pensée-déclarations d'autre part. Outre que ce n'est généralement pas une bonne façon pour lever une difficulté que de commencer par la doubler, on remarquera que l'hétérogénéité de ces trois composantes interdit de les relier dans un véritable modèle explicatif scientifiquement recevable (lorsqu'un biologiste, par exemple, s'intéresse à l'influence du "milieu" sur l'organisme, il s'intéresse en fait à la co-variation de deux grandeurs physico-chimiques, c'est-à-dire de même nature épistémique).

La deuxième acception n'explique en rien la genèse et les caractéristiques des contenus de "pensée", puisque ceux-ci sont "déjà là", déjà produits et même, il faut le souligner, déjà consensuels dans le groupe considéré. C'est analogiquement, si l'on veut, le modèle électoral, dans lequel on demande seulement au citoyen de se prononcer pour ou contre un contenu qui lui est proposé "de l'extérieur", préparé et pensé (au premier sens ou au troisième) par d'autres que lui. Ici comme là, d'ailleurs, l'adhésion est une conduite publique qui n'a d'existence, parce qu'elle n'a d'effet, que dans cette publicité, médiate ou immédiate. Qu'est-ce qu'une adhésion non déclarée (au sens strict) ? Sans doute au mieux, et dans certains cas seulement, un item de journal intime, "un mouvement de l'âme". Dans cette perspective, il n'y a donc aucun sens à distinguer la déclaration de la pensée qu'inutilement on présuppose; la représentation sociale est *de facto* constituée par l'adhésion à des contenus, positions et valeurs qui demeurent contingents puisqu'on ne se donne pas les moyens d'en analyser l'origine, le positionnement et la prégnance. Et si l'on entend s'intéresser aux causes internes de l'adhésion, on est renvoyé bien sûr au premier sens examiné ci-dessus.

Il reste donc la troisième possibilité: montrer que le statut ontologique des représentations sociales est dans ce que l'on peut repérer comme un système objectif de contraintes, que les deux premières acceptions évoquées ont pour fonction de minimiser ou de masquer.

Nous pouvons identifier certaines de ces contraintes sur la longue durée, à partir de la comparaison de corpus étendus: tels sont les themâta (Moscovici et Vignaux, 1994), les schèmes épistémiques de la connaissance collective (Rouquette, 1994, chap. 6), et bien entendu les rapports sociaux, en tant qu'ils découlent notamment de la division du travail. Cet ensemble constitue un "héritage", au sens de ce que l'on reçoit sans l'avoir produit,

mais aussi au sens de ce qui marque et détermine par l'inscription dans une lignée. On en reçoit à la fois le "pensé" et l'organisation du champ du "pensable".

Il est aussi des contraintes de situations, qui peuvent se lire tantôt comme effets de l'histoire et tantôt comme vecteurs ou signes de sa dynamique. En d'autres termes, ce qui advient a des racines et ce qui advient engage. En d'autres termes encore, n'importe quoi n'est pas possible à un moment donné parce que le réel résiste et parce que ce réel est socialisé. Il est indiscutable aujourd'hui que si la situation (évidemment sociale) change selon certaines modalités, la pensée change aussi, également selon certaines modalités (voir la mise en évidence expérimentale des conditions de la "rationalisation", Beauvois et Joule, 1981; et aussi Beauvois, 1994). Cela devrait suffire à ranger la pensée quotidienne, dans ses contenus comme dans ses formes, du côté des variables dépendantes. En effet, les changements de situation opérés en laboratoire ou en milieu naturel correspondent, aux "navettes d'échelle" près (cf. Pagès 1987), aux moments de l'histoire. Il ne s'agit pas bien entendu d'assimiler purement et simplement les uns aux autres, mais de reconnaître leur équivalence formelle dans l'induction du changement.

Alors, la formule selon laquelle "A, B, C, D... pensent p" signifie que A, B, C, etc. sont pris dans le même système de contraintes. Celles-ci sont d'une part héritées (appprises, mais aussi de toute façon déjà prêtes et à apprendre), d'autre part situationnelles, c'est-à-dire dans les deux cas historiques. Il n'est question, remarquons-le, que de conditions *objectives*. On peut donc tenir pour possible, et même souhaitable, que l'étude génétique des représentations sociales rompe avec le psychologisme.

Une autre approche du même problème conduit à la même conclusion. Qu'est-ce qu'un objet de représentation sociale ? Il semble qu'il y ait deux réponses possibles selon qu'on se place du point de vue de la description (caractérisation externe) ou de celui de la cognition:

1°) on peut considérer d'abord que toute représentation a pour objet un ensemble réfléchi de pratiques entre les hommes, y compris les pratiques discursives;

2°) on peut traiter aussi cet objet comme un *quasi concept* référant à une classe de savoirs, de situations et de conduites. (On appelle ici "quasi concept" un ensemble de critères coordonnés mal définis au sens de la théorie des problèmes. cf. Reitman, 1964, Simon, 1973, Rouquette, 1979, 1985).

Ces deux définitions renvoient en fait l'une à l'autre, de telle sorte qu'aucune des deux n'est suffisante. A considérer la seconde, on peut en effet se demander: est-ce l'objet de représentation qui est un quasi-concept ou n'est-ce pas plutôt la représentation elle-même, ce qui nous renverrait alors au premier point de vue ? Mais justement, qu'est-ce qui définit cet ensemble de pratiques, c'est-à-dire l'institue en tant qu'ensemble, et lui donne sa cohérence spécifique, sinon une forme d'armature conceptuelle ? Il est assez facile de répondre en articulant les deux points de vue. En tant que produit cognitif, c'est évidemment la représentation qui est un quasi concept découpant la réalité sociale, la rassemblant, l'agrégeant localement. Ainsi, l'objet de la représentation est déterminé par la représentation elle-même. En d'autres termes, on ne peut pas poser l'objet de la représentation d'abord, si ce n'est par un artifice didactique, et caractériser la représentation ensuite: les deux sont de la même venue.

Il s'ensuit ce truisme que lorsqu'on rencontre deux quasi-concepts différents de la "même" réalité, il ne s'agit pas la "même" réalité. La chasse des chasseurs n'est pas celle des écologistes; la corrida des opposants est une boucherie, là où d'autres voient la mise

en scène d'un drame métaphysique; dans les années cinquante, la psychanalyse des communistes n'était pas celle des catholiques, etc. Il ne pourrait s'agir de chasse, de corrida ou de psychanalyse "en soi" que sous le regard idéal absolu, qui est une fiction épistémologique commode: celle de la "vérité" sociale et historique indépendante de toute position socio-historique.

La représentation sociale est un quasi-concept qui prend pour objet ce que ce quasi-concept commande (et non un quasi-concept élaboré à partir d'un ensemble phénoménal donné qui serait identique pour tous dans son objectivité). Elle n'est donc pas une approximation ou une erreur, si ce n'est au regard d'un autre quasi-concept; elle définit pour ses usagers les conditions de la vérité.

A un certain moment, toutefois, ce quasi-concept se trouve démenti par l'expérience: quelque chose qu'il ne commande pas s'impose ou lui résiste (un changement de l'environnement matériel, par exemple, induisant ou imposant une modification des pratiques) et il finira par changer (cf. Flament, 1989, 1994; Guimelli, 1994). Cela aussi l'impose comme variable dépendante d'une causalité matérielle, sociale et historique.

## REFERENCES

- Beauvois, J. L. et Joule, R. V. (1981). *Soumission et idéologies. Psychosociologie de la rationalisation*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Beauvois, J. L. (1994). *Traité de la servitude libérale*. Paris: Dunod.
- Flament, C. (1989). Structure et dynamique des représentations sociales. In D. Jodelet (Ed. ), *Les représentations sociales*, 204-219. Paris: Presses Universitaires de France.
- Flament, C. (1994). Structure, dynamique et transformation des représentations sociales. In J. C. Abric (Ed. ), *Pratiques sociales et représentations*, 37-57. Paris: Presses Universitaires de France.
- Guimelli, C. (1994). La fonction d'infirmière. *Pratiques et représentations sociales*. In J. C. Abric (Ed. ), *Pratiques sociales et représentations*, 83-107. Paris: Presses Universitaires de France.
- Moscovici, S. et Vignaux, G. (1994). Le concept de thémata. In C. Guimelli (Ed. ), *Structures et transformations des représentations sociales*, 25-72. Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.
- Pagès, R. (1987). Navettes d'échelles en socio-psychologie politique. *Bulletin de Psychologie*, 40, 233-250.
- Reitman, W. R. (1964). Heuristic Decision Procedures, Open Constraints and the Structure of Ill-Defined Problems. In M. W. Shelley et G. L. Bryan (Eds. ), *Human Judgments and Optimality*, 282-315. New York: Wiley.
- Rouquette, M. L. (1979). La résolution des problèmes mal définis. *Bulletin de Psychologie*, 32, 697-700.
- Rouquette, M. L. (1985). Contrainte et spécification en psychologie: 2. L'invention de l'interférence. *Bulletin de Psychologie*, 38, 929-932.
- Rouquette, M. L. (1994). *Sur la connaissance des masses*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
- Simon, H. A. (1973). The structure of ill-structured problems. *Artificial Intelligence*, 4, 181-201.

Michel-Louis Rouquette  
Département de Psychologie  
Université Paul Valéry  
Route de Mende  
BP 5043  
F-34032 Montpellier  
France